

## Chapeau

Nathalie Parent

---

Numéro 57, automne 1993

Entre le risque et la violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14854ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Parent, N. (1993). Chapeau. *Moebius*, (57), 93–97.

## CHAPEAU

Nathalie Parent

Le temps est gris entre l'orage et la lumière. Je prends quand même la chance de sortir, j'ai à tout prix besoin d'air, besoin de marcher. Je dois bouger pour secouer mon corps qui s'ankylose parce que la pluie coule sans cesse dans ma tête. Je me sens égarée, repliée dans un petit coin de moi.

De l'ennui, ce n'est que de l'ennui, une simple vague de mélancolie. Un goût de partir comme ça nous prend souvent au printemps, un goût d'être ailleurs et quelqu'un d'autre. Je veux me glisser doucement à l'extérieur de mon corps et errer libre de toutes les peines dont il a gardé les empreintes. Je veux sortir de lui, le laisser gémir seul, je me sais impuissante à le consoler. Plus j'en prends soin plus il en redemande, plus je lui porte attention plus il s'ouvre comme un gouffre, un monstre près à m'avaler. Avec lui, le monde tourne à vide, je sais que sa survie ne viendra pas de moi, il a beau râler je ne réponds plus.

J'aimerais sortir de mon corps pour le prendre dans mes bras et le bercer. Je le prendrais si fort. Je le serrerais contre mes seins comme un blessé, je le borderais dans un doudou, je crois bien que je lui chanterais une berceuse. Je saurais prendre soin de lui si seulement je pouvais sortir de moi.

À défaut de sortir de moi, je sors dans la rue.

Je marche sur la rue Sherbrooke vers le boulevard Saint-Laurent. Je traverse la station-service devant l'Ély-

sée. Je marche vers le nord. Il y a deux jeunes femmes assises à la terrasse du Shed, elles s'attaquent à leur hamburger et la mayonnaise coule partout. Je ralentis le pas pour mieux les observer, mais discrètement. Elles ont le look des stars : lunettes fumées noires opaques, rouge à lèvres sang, blouson et mini-jupe; mais avec quelque chose en plus. Elles sourient. Je prends une table à une des extrémités de la terrasse de façon à pouvoir les voir sans qu'elles ne me voient.

La fascination commence tout doucement à s'exercer sur moi, elle étire ses bras de méduse et colle ses tentacules à ma peau, je la sens transparente et enveloppante, elle me pompe l'air.

Pour garder mon souffle, je reviens aux deux jeunes femmes. On aurait dit qu'elles sortaient du magazine *Vogue*, minces et élancées comme des mannequins, des jambes longues à rendre fou. Des femmes qui vous crèvent le cœur d'une œillade. Des beautés saisissantes comme on en croise que très très rarement et qui daignent à peine vous voir. Snobs ou hautaines, non simplement belles, trop belles. D'une beauté qui intimide et éloigne, elles sont loin, très loin. Elles viennent d'un autre monde, elles ont quelque chose d'irréel, elles appartiennent au rêve et elle vous exposent à l'effondrement. Je ne suis pas seule à courir le risque, des passants se retournent pour les observer du coin de l'œil en laissant échapper un murmure d'émerveillement. On se retourne sous le charme pour de petits instants d'illusion.

L'une d'elle attire particulièrement mon attention. Elle a les cheveux noir mi-longs, un port de tête altier, une mâchoire délicatement dessinée, un cou qui donne envie de mordre et de longues mains. Des doigts fins et agiles qui semblent caresser tout ce qu'ils touchent. J'ai la conviction que des mains comme celles-là doivent tout guérir : de la détresse de l'âme aux coups de poignard en passant par les profonds déséquilibres psychiques, les troubles de personnalité ou les trous de balles. Ces mains doivent glisser sur la peau comme de la soie et y laisser une fine sensation de bonheur, un trouble doux presque intangible, un apaise-

ment, une guérison miraculeuse. Je sens ces mains qui courent sur mon ventre, je ferme les yeux pour deviner où elles vont. Elles s'attardent aux blessures à couvrir de baisers pour en extraire le venin. Elles suivent les courbes de mon corps, en épousent les contours comme pour cerner les limites de la matière. Elles s'aventurent sur mon visage et cherchent ma bouche. J'ouvre les yeux.

Je regarde la jeune femme du *Vogue*, elle n'a pas bougé, sa beauté est intacte. Je serais partie avec elle dans un magazine, on aurait marché sur des pages de papier glacé quelque part entre le désert américain et les côtes de Provence, dans une pub de jeans ou une annonce de parfum. On se serait enfoncées dans le bois en décapotable ou on aurait couru sur du sable trop chaud et le soleil nous aurait brûlé les lèvres. Après on aurait pris deux espressos dans un bistro vénitien et traîné au Jardin du Luxembourg.

Je pourrais rester des heures là, assise presque sidérée à m'enliser dans mon délire et l'inaccessible, dans tout ce qui finit par blesser tellement c'est beau. Je sens que ces deux jeunes femmes font s'effriter la réalité. Sans s'en rendre compte, elles font une brèche dans le réel. J'en viens à me demander si elles existent vraiment où si elles ne sont pas le fruit d'une machination de mon inconscient, de ce sale petit traître qui cherche toujours à me piéger. Il me semble que je l'entends rire. Je tends l'oreille, je discerne une voix. Cette voix, c'est la voix de la jeune femme aux cheveux noirs, elle a un accent français. Est-elle vraiment venue au Jardin du Luxembourg avec moi ou était-ce aux Tuileries? Ma mémoire flanche, elle oscille entre mille ans d'histoire. Puis, un point se fixe, un souvenir poussiéreux affleure l'horizon, il me revient quelque part du dix-neuvième siècle, j'aperçois une ombrelle et j'entends galoper. Une dame fait tourner l'ombrelle sur son épaule, le vent siffle légèrement sur la dentelle blanche, il fait chaud et humide, mon chapeau haut-de-forme est beaucoup trop grand pour moi. Cette dame à l'ombrelle vient me donner le coup de grâce, elle me dit : «Nous ne devons plus nous revoir», cette phrase qu'elle a prononcée avec une désarmante désinvolture se répète inlassablement dans ma tête.

J'ai envie de pleurer, il y a des années que je pleure sans verser de larmes.

Je ne dois pas rester trop longtemps assise ici près d'elle car il est clair que je vais en peu de temps glisser, perdre pied et je mettrai des jours à m'en remettre. Comme je me dis cela, le serveur se pointe à ma table, il me fait sursauter tellement je suis loin dans mes pensées.

— vous désirez? me demande-t-il, je réponds

— un Perrier citron

Je ne sais pas ce qui m'a prise. Ma pensée a mis trop de temps à revenir de Paris, elle a été moins rapide que mes paroles qui elles sont restées à Montréal, ou peut-être n'était-ce qu'un réflexe. J'aurais dû dire «rien merci» me lever et partir. Mais je suis restée clouée là, les pieds plantés dans un autre siècle comme si rien n'était.

En moi tout commence à se fracturer. Tout craquelle, je peux presque entendre le bruit cassant des petits morceaux de moi qui volent en éclats. Je les imagine très coupants comme de la vitre et toute ma chair est balafrée. Pitié... je comprends qu'il est déjà trop tard, j'en aurai pour des jours à errer dans les rues à m'accrocher à l'asphalte pour ne pas devenir folle, à agripper mon regard au béton pour revenir dans le monde.

J'ai cette totale incapacité à rester dans le réel, c'est un effort inouï pour moi que de m'incarner dans cette vie. Je voudrais que des mains se posent sur mon corps et m'invitent à rester. Cette zone floue de mon être, je commence à peine à l'appivoiser. Je sais qu'un rien peut me faire dérapier, mais la beauté n'est pas rien. Et ce qui m'arrive est plus qu'un dérapage, c'est une petite destruction, quelque chose qui ravage et qui va me perdre encore. J'assiste, sans broncher, à ma lente et petite destruction, à mon massacre. Cette jeune femme est d'une beauté massacrate et j'ai envie de crier.

Le serveur pose mon Perrier sur la table, je le paie en esquissant un sourire. Je presse le citron dans l'eau, un pépin y tombe et coule à pic.



Denise Parent